

## RECENSION

Alfred Schütz, *Essais sur le monde ordinaire*, préface et traduction de Thierry Blin, Paris, Le Félin poche, 2007, 202 p. et Le Chercheur et le quotidien, Méridiens Klincksieck, 2008, 296 p, dans la Revue française de sociologie, n° 4, vol. 50, 2009, p. 846-850.

Sylvia Girel

Maitre de conférences-Hdr

Aix Marseille Université, CNRS, LAMES UMR 7305, 13094, Aix-en-Provence

La sociologie phénoménologique, particulièrement celle de Schütz son initiateur, aura mis du temps à être introduite et diffusée en France, et lorsqu'elle l'a été (Schütz est cité dans différents travaux de sociologues, dont ceux de Pierre Bourdieu, mais ses premiers textes traduits en français le sont dans les années 1980), c'était bien souvent pour être critiquée, qualifiée de sociologie subjectiviste, psychologisante, ou alors pour n'être considérée que dans ce qui relève d'une philosophie des sciences sociales. La réédition de *Eléments de sociologie phénoménologique* (Paris, L'Harmattan, 1998) « fortement retravaillée » comme l'annonce Thierry Blin sous le titre *Essais sur le monde ordinaire* (Paris, Le Félin poche, 2007), celle du *Métier de chercheur* (Méridiens Klincksieck, [1987] 2008) sont l'occasion de le relire et de chercher à comprendre l'intérêt qu'il suscite aujourd'hui, intérêt très certainement lié pour une part à un contexte plus favorable, où les approches sociologiques qui placent l'individu au cœur de leur réflexion sur le social ne sont plus reléguées aux marges de la discipline.

Ce qui singularise le parcours et l'approche sociologique d'Alfred Schütz, en marge des orientations théoriques et méthodologiques qui sont les siennes et qui sont développées plus loin, c'est une attitude originale au regard de sa carrière de chercheur, de sa vie professionnelle et privée. « Homme d'affaire le jour, [...] philosophe la nuit » comme le soulignait Husserl (*Essais*, p. 9), Schütz mènera en parallèle ses activités d'avocat d'affaires et celles de chercheur en sciences sociales (en Autriche, lors de son bref passage en France lorsqu'il est contraint de quitter son pays avec la guerre et aux Etats-Unis où il émigre définitivement). Comme H. S. Becker, il est passionné de musique et en fait l'un de ses objets d'étude (*Ecrits sur la musique*, Musica Falsa, Paris, 2007), il joue du piano et a même envisagé de devenir chef d'orchestre avant d'entamer ses études de droit. Sollicité par Husserl qui lui propose de devenir son assistant, il refusera pour des raisons familiales. Sa principale interrogation concerne l'articulation entre la vie quotidienne et l'activité du chercheur et, de ce point de vue, au regard de son histoire de vie (privée, sociale et professionnelle) il est exemplaire des théories qu'il va développer. Loin d'être anecdotique son parcours relève d'une volonté constante d'articuler les différentes facettes de sa vie personnelle avec les contraintes de sa vie sociale, volonté d'articulation que l'on retrouve au fondement de son programme sociologique (notamment avec le concept de réalités multiples) et qui se révèle un analyseur intéressant pour aborder son œuvre. En effet, au fil de ses écrits on peut repérer un travail d'articulation entre : des approches théoriques aussi différentes que

peuvent l'être le pragmatisme de William James, la phénoménologie de Husserl, la sociologie compréhensive de Weber ou, celle formelle, de Simmel, la philosophie de Bergson ou de Leibniz ; des niveaux de réalité tenus éloignés, et considérés plus souvent dans leurs différences que dans leur points de convergence, réalité mentale et réalité sociale, monde intérieur, subjectif et monde extérieur, intersubjectif ; différentes échelles d'observation du monde social, individuelle (par exemple avec « L'étranger. Essai de psychologie sociale », *Le Chercheur*, p. 217) ou collective sur la question du sens commun ; des raisonnements très théoriques et conceptuels (plus proches d'une épistémologie des sciences sociales) et des études de cas très concrètes (sur la manière d'entendre la musique entre autres exemples) ; des univers cognitifs très différents par nature, par exemple scientifique et artistique (Schütz propose une lecture de Don Quichotte à travers le pragmatisme de James) ; etc.

En lisant Schütz on est ainsi par moment dans une intellection très complexe qui requiert toute l'attention du lecteur (c'est d'ailleurs lorsqu'il se fait l'exégète de Husserl en important certains de ses concepts à des fins sociologiques que sa pensée est la plus difficile à suivre, voir entre autres « La phénoménologie et les sciences sociales », *Le Chercheur*, p.169), et à d'autres dans une pensée très pragmatique, faussement naïve. Certains des exemples et métaphores qu'il propose pour éclairer son point de vue en témoignent, comme ce passage où, à partir de la phénoménologie de Husserl, il développe l'idée d'une pensée préscientifique dans la vie quotidienne, pensée construite sur le mode de la typicalité : « Il y a des montagnes, des arbres, des animaux, des chiens – en particulier des setters irlandais et parmi eux mon setter irlandais à moi Rover. Je peux regarder Rover soit comme un individu unique, mon ami et mon camarade de toujours, soit simplement comme un exemple typique de "setter irlandais", "chien", "mammifère", "animal", "organisme", ou "objet du monde extérieur" » (*Le Chercheur*, p. 79) ; en témoigne aussi sa comparaison de notre connaissance du social à une « connaissance sur le mode du livre de cuisine (*cook-book knowledge*) » (*Essais*, p. 45), son usage du terme « *puppets* » : « Ce que j'appelle "marionnettes" correspond au terme technique "idéaux-type" que Weber a introduit en sciences sociales » (*Essais*, p. 57). Il tend à montrer que ce qui semble aller de soi est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît (« Ce qu'on appelle les faits concrets de la pensée courante ne sont pas si concrets qu'il n'y pourrait paraître. Ils recèlent déjà des abstractions d'une nature hautement sophistiquée, et nous devons tenir compte de cette situation sous peine de voir le concret là où il n'est pas. », *Le Chercheur*, p. 8) et dans un même mouvement de pensée il montre que le raisonnement scientifique n'est pas si différent, quand bien même ses objectifs le sont : « N'importe quelle connaissance du monde, pour le sens commun aussi bien que pour la science, implique des constructions mentales, des synthèses, des généralisations, des formalisations, des idéalizations spécifiques au niveau respectif de l'organisation de la pensée où l'on se trouve » (*Le Chercheur*, p. 77).

Son projet est donc bien celui de comprendre comment, chercheurs et acteurs, tout en partageant la même réalité, ne l'observent ni ne l'éprouvent de la même manière, parce qu'ils s'insèrent - les uns en tant que scientifiques les autres en tant qu'individus ordinaires – plus particulièrement dans l'une ou

l'autre des multiples sous-réalités qui composent le social (en l'occurrence monde de la vie quotidienne, monde de la science) ; chacune requiert un style cognitif, une temporalité, un accent de réalité, une socialité, des enjeux, etc. spécifiques qui la distingue des autres. Pour autant elles s'originent dans une réalité commune et partagée (« Sur les réalités multiples », *Le Chercheur*, p. 103), d'où l'intérêt, pour Schütz, de travailler sur ce qui les relie et sur ce qui les distingue en adoptant une posture de questionnement systématique et de mise en perspective de la moindre de nos activités (mentales, pratiques, sociales).

En filigrane, et de manière transversale, dans l'une et l'autre des rééditions, on retrouve sa question centrale, à savoir : que signifie le monde social pour l'acteur, la connaissance de cette signification subjective constituant pour lui un préalable indispensable à toute investigation scientifique. L'acteur ne peut être cet « homme oublié » laissé pour compte dans certaines approches sociologiques - au motif que c'est à la psychologie que revient son étude ou parce qu'il est considéré comme « un facteur pauvre du point de vue de la signification » (*Essais*, p. 23). C'est sur ce point en particulier que son approche a souvent été mal comprise, interprétée à tort comme psychologisante. Alors qu'on lui reproche une forme de subjectivisme, Schütz cherche ici au contraire à objectiver son point de vue, à opérer une mise à distance vis-à-vis de l'acteur afin d'assurer la neutralité du chercheur : « La sauvegarde du point de vue subjectif est la seule garantie (cependant suffisante) que le monde de la réalité sociale ne se verra pas substituer un monde fictif inexistant construit par l'observateur scientifique » (*Essais*, p. 23). Le chercheur est lui aussi un acteur spécifique et nécessairement cela doit être pris en compte et explicité, ne serait-ce que pour lui permettre de construire son rôle social de chercheur, de lui donner les moyens de le fonder objectivement. Si son rôle et son attitude lorsqu'il étudie la réalité sociale sont différents de ceux de l'individu ordinaire, « en tant qu'observateurs du social nous ne nous y intéressons pas pratiquement mais seulement cognitivement » (*Essai*, p. 39), ce n'est pas pour Schütz un postulat de départ, un principe acquis, mais quelque chose à interroger, à examiner pour justement atteindre cette neutralité axiologique si chère à Weber. Il ne s'agit pas de mettre sur un pied d'égalité savoir de sens commun et savoir scientifique (comme on a pu l'interpréter) mais de montrer que le savoir scientifique est nécessairement corrélé au savoir de sens commun parce qu'il porte sur des réalités et faits similaires, mais aussi parce qu'avant d'être chercheur – et quand il n'est pas en situation professionnelle - le sociologue est un acteur qui pense sur le mode du sens commun. Admettre cette corrélation permet de l'objectiver. L'attitude réflexive que cela implique de la part du chercheur est aussi une manière de faire entrer la discipline, son histoire et ses acteurs, dans le champ des investigations sociologiques non comme un cadre institué mais comme objet à étudier : « Souvenons-nous du fait qu'en dépit de notre activité scientifique nous demeurons tous dans notre vie quotidienne des êtres humains – des hommes parmi des semblables [...]. Pour être précis, même notre activité scientifique se fonde sur la coopération entre nous, les scientifiques, et nos professeurs et les professeurs de nos professeurs, une coopération par influence et critique mutuelles. » (*Essais*, p. 39.) Ce sont deux points de vue habituellement tenus éloignés que Schütz cherche à

articuler, le chercheur et les sciences sociales pouvant être considérés du point de vue de la science dans une perspective épistémologique, mais pouvant tout aussi bien être considérés en tant que fait social, monde social certes spécifique mais ni plus ni moins que tout autre. Réhabiliter la pertinence du subjectivement significatif pour la compréhension du social engage à aller contre le postulat selon lequel il n'aurait pas sa place en sociologie au motif qu'existerait un seuil d'objectivité à partir duquel l'investigation est sociologique, en deçà duquel l'analyse relève de la psychologie, de l'introspection. Or les sciences sociales peuvent « développer des dispositifs méthodologiques afin d'atteindre une connaissance objective et vérifiable d'une structure de signification subjective » (*Le Chercheur*, p. 45). De fait, Schütz remet en cause un certain type d'approche où « l'intersubjectivité, l'interaction, l'intercommunication et le langage sont simplement présumés comme fondement non problématisé » (*Le Chercheur*, p. 72). Il cherche au contraire à problématiser ces fondements, afin de garantir l'objectivité et la scientificité de la discipline : « La connaissance courante de la vie quotidienne est la toile de fond non questionnée mais toujours questionnable à l'intérieur de laquelle s'origine l'investigation et bien le seul lieu où elle puisse être menée. » (*Le Chercheur*, p. 77). L'aisance et la spontanéité avec laquelle l'acteur comprend, s'approprie et construit (en interaction avec d'autres) tout ce qui lui permet de vivre en société (du point de vue pragmatique, cognitif...) repose en réalité sur des processus, des activités extrêmement complexes qui ne peuvent être considérés comme « allant de soi ». Le chercheur ne peut s'en tenir à ce qu'il voit et observe, aux faits tels qu'ils sont construits, mais doit revenir en amont à ces processus et activités qui ont permis de les construire. S'il s'agit d'un retour à l'individu et à sa manière de construire son rapport à la réalité, ce qui est en jeu ne renvoie pas à la singularité et à la psychologie d'un individu en particulier, bien au contraire ce qui l'intéresse est ce qu'un individu partage, ce qu'il a en commun avec les autres dans sa manière individuelle de faire, de penser, de se comporter.

Le point de vue de Schütz est donc bien sociologique quand bien même l'échelle d'analyse est individuelle et nous interpelle sur le problème de la neutralité du sociologue. L'idée selon laquelle cette neutralité serait illusoire et hypothétique dès lors que le chercheur se situe à une échelle individuelle et qu'il porte attention à des micros faits sociaux est tenace et suppose que ce sont l'objet de recherche et l'échelle d'analyse, et non la posture scientifique, qui font la scientificité de l'approche.

Au-delà des apports conceptuels spécifiques à son approche, lire Schütz engage la réflexion sur la construction de la discipline, et notamment eu égard à la manière dont les théories sociologiques se sont élaborées en Europe et aux Etats-Unis dans la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle (il revient notamment sur le débat confrontant sciences naturelles et sciences sociales dans toute son œuvre et très directement dans « Formation du concept et de la théorie dans les sciences sociales », *Le Chercheur*, chapitre II, p. 65). Il montre comment différentes traditions peuvent s'enrichir et se compléter chez un même auteur. A l'instar d'autres sociologues que l'on redécouvre aujourd'hui en présentant des pans de leur réflexion moins connus (Durkheim, Simmel, etc.) ou que l'on remet au

devant de la scène parce que leurs recherches font écho à des préoccupations contemporaines (Tarde), Schütz en ce qu'il propose une lecture du social qui est loin de se réduire à une sociologie psychologisante, a marqué un tournant dans la discipline et a toute sa place dans les débats contemporains.

On pourrait regretter que les traductions des écrits de Schütz aient été l'objet de quelques « approximations », par exemple *Le Chercheur et le quotidien* où déjà dans l'édition de 1987 il était question de « monde du travail » (ce qui en français renvoie au monde professionnel) en alternance avec « monde de la vie quotidienne » d'où une certaine confusion. Cela pose question quant à la traduction et aux biais qu'elle induit pour l'interprétation sociologique de son œuvre, mais ce n'est pas là un problème spécifique à Schütz, les débats engagés à propos du *lebenswelt* et autour des traductions de Max Weber soulèvent le même type d'ambiguïtés. Il faut par contre souligner la qualité de la traduction et de la préface de Thierry Blin qui contribue depuis une dizaine d'années, avec sa thèse soutenue en 1999 et les publications (ouvrages, articles) qui ont suivies, à diffuser - et donc faire connaître - la sociologie schutzienne en français.

Schütz, par la lecture qu'il propose de certains auteurs emblématiques, par l'usage qu'il fait de leurs concepts, mais aussi parce que sa sociologie va inspirer de nombreux chercheurs (Peter Berger et Thomas Luckmann et leur construction sociale de la réalité, Harold Garfinkel et l'ethnométhodologie, Aaron Cicourel et sa sociologie cognitive), est un sociologue atypique et incontournable. Et si certains aspects de sa pensée sont discutables (une propension au relativisme, l'usage de concepts husserliens parfois difficiles à saisir, etc.), son programme sociologique, les liens qu'il tisse entre des traditions intellectuelles différentes, particulièrement allemande et américaine, les passerelles que sa pensée permet d'établir entre philosophie, sociologie, psychologie, sciences cognitives, son souci constant d'allier rigueur scientifique et restitution de l'expérience des individus étudiés, etc., constituent autant d'apports précieux. Ces deux rééditions sont l'occasion d'inscrire sa pensée dans les débats contemporains, afin d'engager une réflexion constructive sur un auteur qui « aujourd'hui, même en Allemagne [...] est considéré comme un "classique" de la sociologie de notre siècle [ndlr : la postface a été rédigée en 1987]. » (*Le Chercheur*, postface de Kaj Noschis et Denys de Caprona, p. 238).